

Lena & The Floating Roots orchestra

“Lost-Wax”

(Plush 2008)

Press review

Mowno (10/08)

On vous disait dans la chronique de son précédent album, “The Uncertain Trail”, que Lena se posait probablement comme un des derniers sauveurs du dub français, depuis que ses pères fondateurs s’en sont allés fricoter ailleurs. On aurait peut-être mieux fait de se taire. Parce que le Nantais s’est lui aussi assez sensiblement éloigné du genre avec son nouveau “Lost Wax”.

Moins dub donc (même si c’est Moritz Von Oswald du duo Rhythm&Sound qui masterise l’album), mais toujours aussi bon, ne vous inquiétez pas. Mathias Delplanque aka Lena s’est cette fois-ci amusé à inventer un improbable puzzle dans son studio à partir d’enregistrements que lui ont envoyés divers amis musiciens. Son Floating Roots Orchestra (l’orchestre aux racines flottantes, pour les nuls en Anglais), comme il l’a nommé, est donc composé de personnalités issues du jazz, du post-rock, des musiques du monde et de la pop. Outre les plus connus Rob Mazurek, Black Sifichi ou Julien Jacob, on y trouve aussi parmi d’autres Charlie O (organiste croisé chez Katerine ou Peter Von Poehl) ou encore Alice Lewis (chanteuse entendue chez Sébastien Tellier ou Le Sacre Du Tympan). Que du beau monde, donc.

Tout le challenge pour Delplanque était de se triturer suffisamment les méninges pour composer des morceaux cohérents à partir de toutes ces bribes éparses, et le résultat est pour le moins impressionnant. L’album s’écoute en effet d’une traite et jamais on est amené à penser que telle ou telle partie détonne. Ce n’était pourtant pas gagné sur le papier de faire cohabiter la voix exotique de Julien Jacob sur cet instrumental electronica bleepé (“Crossroad”). Ce qui n’empêche pas le morceau d’être un des meilleurs de l’album. Et si la musique de Lena ne correspond plus à aucune étiquette viable, on peut tout de même parier qu’elle saura séduire les amateurs de downtempo jazzy ou de post-rock vaporeux. Un morceau comme “Caribou Veins” par exemple ravira sans aucun doute ceux qui se demandent où est passé le Tricky des débuts. Plusieurs autres plages auraient aussi eu leur place sur les meilleurs disques de Boards Of Canada.

Mais loin de la froideur électronique, Delplanque sait parfaitement faire sonner les instruments, comme s’ils étaient dans la pièce. Cordes caressées, touches de piano effleurées, caisses claires balayées, cuivres tamisés, “Lost Wax” est presque une musique de chambre. Une musique qui éveille les sens en tout cas. A écouter plutôt à deux par conséquent...

The Wire (02/09)

Mathias delplanque loves vocals and features five on this, his third venture as Lena – named for a character in the William Faulkner novel Light in August. On « Typewriter Ribbon », Black Sifichi eschews his normal sub-burroughsian delivery for more of a Chandler-type film noir private dick drawl, a style continued by Daniel Givens for « Collision » with a flatly delivered narrative that intrigues but defies analysis. The best title goes to « Caribou Veins », where Neil Carlill approaches the vocal as if he’s been requested to not quite sing, but instead attempt an approximation of language. All this is wreathed in Delplanque gorgeous signature sound, one minute digital gamelan breaks on « Cheval Vapeur », and the next clockwork glitch jazz with « Circonstances ». It’s a rich and demanding mix, a million miles away from the vacuity of globalised downbeat that infests hôtels everywhere these days. That the mastering is courtesy of Moritz Von Oswald gives some clue that it sounds as it should – deep, intricate and luscious.

Steve Barker

Culturofil (01/09)

A l'heure des bilans, l'année 2008 ne fut pas vraiment un cru exceptionnel ni en ce qui concerne les productions françaises, ni en matière de musiques électroniques. Avant de tourner définitivement la page de 2008, il est pourtant nécessaire de faire un retour sur l'objet musical non identifié que constitue **Lost-Wax** de Lena & the Floating Roots Orchestra, un des rares disques paru en 2008 qui a réussi à afficher de véritables ambitions dans ces deux domaines.

Le qualificatif exigeant semble d'ailleurs mieux s'accorder qu'ambitieux à ce **Lost-Wax** signé par Lena & The Floating Roots Orchestra. Derrière ce pseudonyme de Lena, référence à Faulkner, se cache Mathias Delplanque, un homme aux nombreux métiers dont toutes les vies sont marquées par la mélomanie¹. Pour faire bref, Lena, c'est avant tout le projet artistique d'un homme qui a dédié son existence à la musique, a écouté des milliers de disques et tiré de chacun d'entre eux ce qui lui plaisait pour créer son propre univers sonore.

Artiste confirmé et remarqué, il a réussi à capter l'attention de nombreux musiciens de tous les horizons qui sont invités ici pour donner du relief à ses productions. Ceux-ci constituent donc le Floating Roots Orchestra qui est tout sauf une formation musicale au sens traditionnel du terme : ce sont des retrouvailles avec de vieux complices (Black Sifichi²) ou, signe des temps, des rencontres réalisées à distance via le net.

Ne vous y trompez pas, malgré le caractère atypique de ce Floating Roots Orchestra, on trouve du beau monde sur ce disque : Rob Mazurek, aux cuivres, joue usuellement avec Tortoise ; Charlie O est l'homme qui s'occupe des claviers de Peter Von Poehl ; derrière la table de mixage officie Moritz Von Oswald ; en un mot, des gens d'horizons très différents qui ont pour unique point commun un goût certain pour l'expérimentation musicale. Car **Lost-Wax**, avant d'être un album de dub électronique, est un véritable exercice d'exploration de territoires mélodiques et sonores inconnus.

Comme à l'accoutumée dans le dub, Lena a effectué un long et minutieux travail de production. La matière sonore est ici véritablement sculptée : distendue avec soin, étirée jusqu'à ce que le silence devienne un élément rythmique à part entière. Et sur cette trame aussi minimale qu'hypnotique viennent se greffer les improvisations des membres du Floating Roots Orchestra. Celles-ci bénéficient ainsi d'un écrin qui permet à chacun de s'exprimer dans un style proche du free-jazz, créant ainsi pour chaque morceau une atmosphère musicale et un groove propres à la personnalité de ceux qui s'y expriment.

Si l'ensemble est assez inégal et, par définition, manque d'une certaine cohésion, quelques-uns des titres proposés confinent au sublime : *Typewriter Ribbon* porté par l'oppressante voix de Black Sifichi et surtout le phénoménal *Crossroads* qui fournit un environnement somptueux à la litanie scandée avec maestria par Julien Jacob.

Lost-Wax est un album définitivement atypique puisqu'il allie à la fois la méticulosité nécessaire à la programmation de rythmiques électroniques et la spontanéité des musiciens et chanteurs qui prennent part à ce projet. Le résultat est plaisant même s'il dispose des défauts propres au concept même de l'album. Assez peu facile d'accès, le disque ne se dévoilera vraiment qu'aux oreilles exercées qui savent apprécier les constructions musicales complexes. Un album ambitieux et exigeant qui ravira les auditeurs qui le sont tout autant.

Tohu Bohu (11/08)

Lena, envoyé spatial.

Discret et talentueux. Deux adjectifs qu'on aimerait utiliser plus souvent pour qualifier les artistes des grosses maisons de disque. Deux adjectifs qui collent en tout cas à la peau de Mathias Delplanque aka Lena. Le Nantais sort un nouvel album exigeant, "Lost Wax", qui donnera encore du fil à retordre aux amoureux de l'étiquette musicale péremptoire.

- Tes premiers disques sous le nom de Lena était plutôt à ranger dans le bac electro-dub. C'est moins clair aujourd'hui. Tu voulais te détacher de cette étiquette?

L'association de basses profondes et de tempi lents est une des fondations de mon travail, non seulement celui que je fais sous le nom de Lena, mais également celui que je fais sous mon nom, les paysages sonores, les installations etc... Elle me permet de créer un terrain favorable à de multiples recherches sonores liées à la répétitivité, la texture, la spacialisation du son, les développements harmoniques etc...

Le dub n'est pour moi qu'une manifestation de cette approche (il en existe d'autres). Je ne l'ai jamais abordé comme un repertoire de formes fixes, comme une "tradition" que je souhaiterais prolonger ou respecter (d'où la revendication d'un orchestre aux "racines flottantes"). En un mot, le dub n'a jamais été une fin en soi pour moi, plutôt une sorte de passerelle.

- Tu sors des disques sous différents pseudos. Pourtant tu avoues toi-même que tous tes projets sont plus ou moins liés. Pourquoi avoir recours à cette multiplication de noms alors?

Il y a plusieurs raisons à cela. Mais ce qui m'importe par dessus tout, c'est de créer un espace. Or pour créer un espace il faut au minimum trois points. Utiliser des pseudonymes c'est comme placer des balises sur une surface, ce sont des repères, des pôles entre lesquels on peut circuler, tisser des liens. Les sons que je crée circulent régulièrement d'un projet à l'autre, d'un disque à l'autre. Un fragment d'un album peut devenir l'objet d'un nouvel album à part entière. C'est ce qui se passe pour le prochain EP "Circonstances 1-4" (à paraître chez Soundsaround en novembre): les 4 morceaux développent une idée amorcée dans le morceau "Circonstances" du disque "Lost Wax"... Je commence généralement un morceau à partir d'un sample ou d'un élément d'un morceau précédent. Une façon pour moi de maintenir ma musique toujours vivante, mouvante.

- Ce nouvel album a plus d'invités prestigieux (Rob Mazurek, Moritz Von Oswald, Julien Jacob...) que sur tes autres disques. Peut-on apparenter ça à un véritable travail de groupe ou à une succession de collaborations?

Il ne s'agit pas vraiment d'un travail de groupe, dans la mesure où, pour faire ce disque, j'ai enregistré (sur plusieurs mois) tous les artistes les uns à la suite des autres (ils jouaient sur des trames électroniques que je leur proposais). Ils n'ont donc jamais joué ensemble et la plupart de ne se connaissaient pas. J'ai ensuite récupéré tout ce matériau enregistré pour l'arranger seul, à ma manière, un peu à la façon d'un puzzle, ou plutôt d'un jeu à contraintes: tu as un ensemble de formes fixes, comment t'y prendre pour former un tout non seulement cohérent, mais surtout, qui porte ta griffe, ton écriture ? Un vrai défi la plupart du temps, d'autant plus qu'il s'agit de musiciens extraordinaires, possédant tous une réelle personnalité musicale, un son spécifique etc... et que je ne leur ai donné aucune contrainte, aucune direction au moment des prises. D'où un long travail d'écoute, de maturation, de choix etc...

- La tournée qui suit ce disque s'effectue avec un vrai groupe en revanche. J'imagine que les morceaux ont dû subir pas mal de réarrangements?

Là le travail est très différent. L'exact contrepoint du disque en fait. Au départ l'idée était: et maintenant que se passe-t-il si on recommence la même expérience, mais tous ensemble cette fois-ci ? C'est ce que nous avons tenté lors de la résidence à L'Olympic en juin 2007, qui nous a permis de lancer le projet scénique. Depuis, le Floating Roots Orchestra s'est produit à plusieurs reprises sous différentes formes (trio, quartet, quintet...) et dans différents contextes (festivals, salles de concert, galeries...). Chaque concert est unique, nous ne cherchons absolument pas à rejouer les morceaux du disque. J'utilise ceux-ci comme base pour de nouveaux développements, de nouvelles possibilités d'improvisation. Sur scène, tous les instruments ont un statut égal. Je suis celui qui lance la machinerie, mais je m'attache à rendre mon ordinateur le plus souple possible, de façon à ce qu'il puisse interagir plus profondément avec les autres musiciens.

- Vu la transformation du marché du disque, qu'est-ce qui continue à motiver à sortir des albums?

Tous mes disques récents sont sortis en numérique en plus du support physique. Le numérique est un bel outil de propagation du son, je n'ai aucun problème avec cela. Mais il me paraît personnellement impensable d'abandonner la fabrication d'objets physiques pour autant. "Lost-Wax", le disque du Floating Roots Orchestra est un très bel objet (dessiné par Sylvie Astié), qui comporte de nombreux éléments en plus de la musique (photos, matières, textes...). Je suis donc très attaché au format album, mais je sors également des pièces sonores sur le net, en cdr, en EP vinyle, je fais des créations pour la radio, des performances en solo ou en groupe etc... Il s'agit de ne pas se restreindre... Tout, autour de nous, semble nous dire: "vous devriez arrêter et rentrer chez vous, vous voyez bien qu'il n'y a pas de place pour vous ici". Manquerait plus qu'on les écoute...

-

Si on ne devait retenir qu'une seule chose de la carrière de Mathias Delplanque aka Lena, c'est qu'il n'aime pas se laisser enfermer. Le bonhomme change de pseudo comme de pays, aussi souvent qu'il permute de style musical ou de label. On trouve néanmoins quelques balises communes à tous ses travaux : l'ambiance est éthérée, les arrangements soignés, et le résultat généralement excellent. Son récent "Lost-Wax" ne dérogera pas à la règle. S'il est difficile à ranger dans un bac précis (m'étonnerait qu'il y ait un bac "spoken dub à tendance post-rock jazzy" chez les disquaires en crise d'aujourd'hui), ce nouvel opus a néanmoins de quoi séduire aussi bien les fans de Truffaz que ceux de Tricky, en passant par les accros à Tortoise et Rhythm&Sound. Je crois qu'on peut appeler ça la classe, non ?

Kalcha

Place Publique (11/08)

Ce n'est pas un hasard : Charles-Eric Charrier (lire par ailleurs) est au générique de *Lost Wax*, un bel album de dub en apesanteur signé Lena and The Floating Roots Orchestra. Lena, comme le projet piloté depuis 2000 par Mathias Delplanque, esthète multi-cartes, sculpteur d'ambiances sonores essaïmées sous différentes identités et une dizaine de labels internationaux. Floating Roots Orchestra, comme la formation aux contours élastiques créée pour cette occasion-ci : huit musiciens et cinq "vocalistes" issus d'horizons divers, tant stylistiques que géographiques (deux Américains, un Anglais installé aux USA, un Antillais né au Bénin, une franco-brittonne) ; des complices de longue date, mais aussi des artistes "croisés" sur Internet. A chacun, Mathias Delplanque a proposé de broder sur « une ossature électronique épurée ». Le tout collecté, il l'a patiemment et minutieusement assemblé pour en faire émerger neuf titres qui coulent de source mystérieuse, fragiles en apparence mais irradiant au final d'une force troublante couleur nuit, ou plutôt couleur mi-nuit de pleine lune. C'est sur le mode de la confiance, tout en souplesse ouatée, avec la voix grave du poète Black Sifichi pour fil rouge, que débute *Lost-Wax* ; une séquence hypnotique striée de cornet lointain, de piano en gouttelettes cristallines, et posée sur un tempo basse-batterie à l'envoûtante souplesse. Le reste est à l'avenant, « peuplé d'échos de dub, de jazz, de soul et de musique africaine », comme dit la bio. Un régal, comme l'étrange *Crossroads*, littéralement possédé par la voix de Julien Jacob et sa langue imaginaire ; comme *Ghost wax*, un instrumental à la délicatesse brumeuse ; comme *Out of sync*, survolé par la voix aérienne d'Alice Lewis. Avec mention spéciale pour les 7'40 de l'obsédant *Circonstances*.

Pour info, Mathias Delplanque s'apprête à sortir deux autres albums : l'un sous le nom de Lena (*Circonstances Variations 1-4*, chez Soundsaround, en novembre), l'autre à patronyme découvert (*Ma chambre quand je n'y suis pas*, chez Taälem, en décembre). A noter encore qu'avec son Floating Roots Orchestra il était, le 3 octobre, à l'affiche de la première Nuit Blanche de Metz.

Jean Théfaine

Mouvement (10/08)

Excellant aussi bien dans les pièces électroacoustiques ou les installations sonores (voir *La Plinthe*, publié récemment par Optical Sound) que dans ce dub électronique minimal qui a fait le renom de son projet Lena, Mathias Delplanque est un musicien aux racines flottantes – pour reprendre le titre du second album de Lena. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard s'il a donné ce nom de Floating Roots à l'« orchestre » qu'il constitué à l'occasion d'une résidence à l'Olympic de Nantes, et dans les rangs duquel on retrouve des musiciens aussi talentueux et divers que le batteur Steve Argüelles, l'organiste Charlie O., Sébastien Llinares (Won, Ultralibéral), Charles-Eric Charrier (voir p. 43) ou l'Américain Rob Mazurek. Disons-le d'emblée, leur *Lost-Wax* est un album touché par la grâce. Une grâce aérienne, bien loin du sol, qui se déploie dès les premières mesures de *Typewriter Ribbon*, dont les accords de piano égrénés et la batterie raffinée évoquent l'univers de David Sylvian, et sur lequel le poète sonore Black Sifichi (fidèle collaborateur de Lena), avec sa voix infrabasse, se métamorphose en crooner du troisième type. Présentes sur six des neuf morceaux, ce sont d'ailleurs les voix (celle du MC new-yorkais Daniel Givens, du chanteur d'origine antillaise Julien Jacob) qui confèrent ses couleurs changeantes à cet album dans lequel Mathias Delplanque mixe brillamment (c'est-à-dire : de manière naturelle et imperceptible) une foule de racines, du dub aux musiques de son Afrique natale, du hip-hop au jazz, du post-rock à l'électronique expérimentale. Miraculeux alliage de fluidité et de raffinement (jusqu'au mastering, confié à l'orfèvre du dub berlinois, Moritz von Oswald), *Lost-Wax* est un périple musical d'une ampleur singulière dans le paysage français (interprété par Alice Lewis, *Out Of Sync*, s'il était signé Massive Attack ou Cinematic Orchestra, serait déjà un tube planétaire), et une éclatante réussite.

David Sanson

Magic (10/08)

Le titre voudrait nous parler d'une cité perdue. Ce sont neuf esprits égarés que la musique nous livre. *Lost-Wax* nous promène dans les rues d'une ville inconnue, ce n'est qu'une métaphore pour conter les pensées d'êtres humainement torturés. D'une simple écoute, on serait tenté de parler de longues ballades contemplatives, d'évoquer une electro planante. Impossible pourtant, tellement Lena nous plonge dans le cœur des hommes. Ici, les nappes ondulent avec grâce, s'enroulent pour mieux se déployer, se libérer. Quoique. Si des existences errent et se disent, jamais celles-ci ne parviennent, ou même ne cherchent à s'envoler. Comme toujours contraintes par les lois de la pesanteur, par une réalité présente et prégnante. Avec ce quatrième album du projet Lena, le nantais Mathias Delplanque

– pas le moins touche-à-tout des électroniciens et du reste – offre un ensemble quasi viscéral. Loin de s'agir d'une orchestration electro dub bien ficelée, c'est l'intime qui dicte ici le propos musical. Pourtant construit par hachures – l'homme et ses croquis électroniques sont allés chercher aux quatre coins du monde des artistes d'univers musicaux variés (free jazz, world, post rock) – le résultat sonore évoque un tout terriblement cohérent. A de rares exceptions près où la mécanique s'emballe (*Cheval Vapeur*), la mélodie s'étire et se répète pour mieux se dessiner, lentement. Le dub se dit à demi-mot, se cache preque. L'electro bourdonne et se meut en échos du dehors. Ainsi le son s'élève, parfois discrètement, juste pour mieux vous emporter dans la danse des humeurs. Une musique à la fois langoureuse et détachée, lourde et vaporeuse, sur laquelle on glisse sans besoin de chercher la clef. Mais pas non plus question de se laisser aller. Certes, l'auditeur pourrait en décider ainsi, ce serait volontairement oublier les plaintes des invités. Des voix imposantes à la Tom Waits (Black Sifichi), un chant digne de Beth Gibbons (Alice Lewis). On pourrait formuler un regret, vouloir y déceler un manque ; celui d'espaces de folie ou d'incohérences qui termineraient de ficeler l'âme insondable des hommes. On aurait tort de s'y arrêter. Au final, la rencontre n'est ni joyeuse ni triste ni angoissante, juste belle et envoi-rante. Ne pas trop s'interroger, juste suivre et écouter. Accepter de se laisser happer par une certaine mélancolie magnifique.

Marion Lecointre

Pulsomatic (10/08)

Imposant. La première sensation qui fait surface à l'écoute de ce quatrième album est la force majestueuse que la musique de Lena diffuse. Une amplitude mystérieuse, tant le son semble calme et posé, et pourtant, la puissance sonore est belle et bien là. On tend l'oreille, on se cale dans son fauteuil, et l'on s'invite dans ce voyage sonore, véritable mix de styles qui, à première vue, n'ont rien en commun : électro, soul, lounge, world, dub, black music, et incontestablement jazz. C'est en effet le côté free-jazz qui a été mis en avant, grâce à des claviers relaxants, des instruments à bec timides mais indispensables, et cette touche d'électro plus ou moins distinctes à travers les titres. Rajoutez à cela une basse née du dub, une batterie des plus polyvalentes, des voix aussi envoûtantes que denses, le tout dans une production irréprochable, et vous obtiendrez cette surprise musicale, qui donnera peut-être une impulsion nouvelle au dub français. À découvrir d'urgence!

Vincent Ghislain

Musiques et Cultures Digitales (09/08)

Mathias Delplanque aggrave son cas ! On a déjà dit tout le bien que l'on pensait de son projet Lena aux contours incertains : dub, ambient, electronica et plus puisque affinités. Ce nouvel album, qui explore encore d'autres sphères musicales, nous conforte dans ce soutien inconditionnel. Mais on va finir par manquer de qualificatifs ! C'est gênant... Quoi qu'il en soit, la tonalité de ce disque est plutôt lounge, tendance "e-jazz". Si Mathias Delplanque assure la partie électronique, il s'est entouré d'un orchestre informel, un peu sur le modèle du Collège Invisible... Apparaît ainsi, "fugitivement", Rob Mazurek, Steve Argëlles, Jérôme Passerant et quelques autres musiciens qui apportent une forte connotation acoustique à l'ensemble. Une touche qui s'accorde avec les interventions vocales; quelles soient "parlées" (Black Sifichi, Daniel Givens, Julien Jacob, Neil Carlill) ou "chantées" (Alice Lewis). Ces ballades n'excluent pas des intermèdes instrumentaux. En particulier l'excellent "Cheval vapeur" (là, on hésite à rajouter "horse power", en hommage à Dashiell Hedayat, mais c'est une autre histoire...). Une digression mélodique et dubby. Ah, oui, le mastering a été réalisé par Moritz von Oswald (Rhythm & Sound / Basic Channel) !

Laurent Diouf

Volume (09/08)

Virage jazzy et organique pour le producteur nantais.

On avait connu Mathias Delplanque derrière l'écran de fumée Lena, un projet avec lequel le producteur nantais offrait un magnifique premier album d'electro-dub en 2002. Pour ce quatrième disque, il abandonne les voies solitaires pour ouvrir ses compositions à un groupe de musiciens issus du postrock, du jazz et de la world. Si les rythmiques de son dub futuriste semblent toujours tourner au ralenti, ce dernier s'enrichit d'une matière bien vivante qui élargit ses horizons. La musique de Lena devient alors une bande-son nocturne où des percussions s'entrechoquent avec des cuivres, des bleeps d'ordinateur font le mur avec une clarinette, des échos résonnent de fantômes africains. La moitié des morceaux accueille des voix amies (Black Sifichi, Julien Jacob...) qui ajoutent encore un

peu d'humanité à ces paysages magnifiquement solitaires masterisés par un spécialiste du genre, le berlinois Moritz Von Oswald de Basic Channel et Rhythm & Sound. Un projet original et remarquable dans le paysage français.

Pacal Bertin

Tsugi (09/08)

Mathias Delplanque fait figure de musicien à part sur la scène électro-dub. Par ailleurs artiste sonore, le Nantais apporte à ce genre trop souvent corseté par les figures de style, une réelle ambition formelle (flirtant avec l'électronica), comme en témoignent déjà ses albums précédents. Sur ce *Lost-Wax* de haute volée, on y entend une forme de dub élargi, ou pourquoi pas de dub arrangé, comme l'on parle, sous les tropiques, de « rhum arrangé » pour désigner cette boisson enivrante à laquelle on rajoute fruits, saveurs ou même psychotropes. Flirtant ainsi avec le jazz (un jazz irréel, aérien et abstrait) et le *spoken word*, évoquant de lointains paysages afro, Lena délaisse la pure électronique et invite, autour de ses machines, la batterie de Steve Argüelles, la trompette de Rob Mazurek (Tortoise), la voix grave et profonde de Black Sifichi ou la plus jeune et prometteuse Alice Lewis, au teint clair comme de l'eau de roche. Et pour couronner le tout, c'est Moritz Von Oswald en personne qui a masterisé cet album de dub moderne et poétique.

JY Leloup

Vibrations (09/08)

Il y a un dicton qui dit qu'on n'est jamais prophète en son pays. Mathias Delplanque va finir par le croire, et on aura bien du mal à lui en vouloir. Connaissez-vous par exemple beaucoup de musiciens français qui ont sorti des disques sur l'exigeant label Quatermass (sous-division de Sub Rosa)? Ou qui sont capables de réunir Rob Mazurek, Black Sifichi, Julien Jacob ou encore Moritz Von Oswald (du duo Rhythm & Sound) sur un même album? Et ce dans l'indifférence quasi-générale de leurs compatriotes? Le Nantais peut se targuer de détenir ce triste record. Espérons donc que ce nouvel album sous le nom de Lena (un de ses nombreux pseudonymes) changera enfin la donne. Son mélange très personnel de spoken-dub, de post-rock et de jazz-ambient est encore un sublime voyage intérieur, fait d'escalas cotonneuses et de plongées aériennes. Des titres comme « Crossroads » ou « Caribou Veins » échappent à toute notion d'étiquette, mais s'imposent comme une évidence au bout de quelques secondes... Rompez la malédiction!

Kalcha

Nuke (07/08)

Lena Aka Mathias Delplanque est un vrai hyperactif. Déjà titulaire depuis 2002 de trois albums incontournables sortis chez Quatermass et Sounds Around ainsi que de nombreux side projects, le voici de retour cette fois entouré de son « floating roots orchestra ». Fidèle à ses productions classieuses et minimales, Lena s'éloigne néanmoins de son style de prédilection teinté de dub crépusculaire et minimal pour révéler une autre facette de son univers. La pléiade d'instrumentistes et de chanteurs/slameurs n'y est sans doute pas étrangère conférant à « Lost-Wax » un côté organique et jazzy sans doute plus accessible pour les oreilles non averties. L'atmosphère cotonneuse de cet album rappelle d'ailleurs les plus belles heures de la scène dub downtempo autrichienne. Mais laissons là ces comparaisons hâtives. Les 9 titres qui jalonnent cet album débordent tout simplement de franchise et d'intimité, transportant l'auditeur au cœur d'une métropole endormie où se côtoient errances (« Circonstances »), constats amers (« Periphery » avec Black Sifichi) mais aussi des rencontres fortuites (« Crossroad » avec Julien Jacob). Ajoutez à cela Moritz von Oswald (aka Maurizio), le boss du label allemand Basic Channel aux arrangements et au mix et vous comprendrez sans doute qu'il faut d'urgence découvrir cette pépite sonore.